

The background of the book cover is a stylized illustration of a woman from behind, looking into a forest of trees with autumn foliage. The woman has her hair in a large, intricate bun and is wearing a dark blue, ribbed, off-the-shoulder top. The trees are rendered in shades of orange, yellow, and brown, with dark outlines. The ground is covered in fallen leaves.

ALEXANDRA
DAVID-NEEL

- LE -
GRAND
ART





LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Outils

L'éditeur tient à remercier la ville de Digne-les-Bains
– légataire de l'œuvre d'Alexandra David-Neel – et plus
particulièrement toute l'équipe de *Samten Dzong*, la maison
d'Alexandra David-Neel, Samuel Thévoz et Jacqueline Ursch
pour l'enthousiasme avec lequel ils ont initié et accompagné
le projet de cette édition.

© Jean-Michel D'Agruma – Conseil départemental
des Alpes-de-Haute-Provence, pour les photographies des textes
manuscrits. Alexandra David-Neel © Ville de Digne-les-Bains,
pour toutes les autres illustrations.

Conception de la maquette intérieure: Juliette Maroni.
Conception de la couverture: les ateliers du Tripode.
Cette première édition de *Le Grand Art* a été imprimée
durant l'été 2018 par les imprimeries Laballery, merci à elles.
N° d'imprimeur: 807.281. Isbn: 978-2-37055-170-2.

© Le Tripode, 2018

Alexandra David-Neel

Mœurs de théâtre

LE GRAND ART

Journal d'une actrice

*Édition critique, avertissement et postface
de Samuel Thévoz*

*Introduction
de Jacqueline Ursch*



LE TRIPODE

INTRODUCTION

Alexandra David-Neel est principalement connue comme la grande exploratrice du xx^e siècle, celle qui osa franchir maintes frontières méconnues et qui pénétra en 1924 dans la mythique ville interdite de Lhassa. Pour autant, cette orientaliste éminente ne s'est pas contentée de rêver toute sa vie de l'Asie, elle s'est aussi engagée dès sa jeunesse dans plusieurs voies qu'elle n'a jamais reniées : la théosophie, l'anarchisme, la franc-maçonnerie et surtout le féminisme. Et pour faire connaître ses idées, elle devient journaliste, écrivain, «femme de lettres», comme elle aimait à se désigner, mais elle est aussi... artiste.

Peu de gens connaissent la passion d'Alexandra David-Neel pour l'art, la musique et le théâtre. En 1889, ayant obtenu un premier prix de chant au conservatoire de Bruxelles – elle n'a alors que vingt et un ans et se produit déjà en concert –, elle décide de devenir cantatrice. Elle est majeure et veut gagner son indépendance financière, l'émancipation économique étant à ses yeux la condition indispensable à la libération des femmes. Sous le pseudonyme d'Alexandra Myrial, et même d'Alexandra de Saint-Mandé, elle obtient durant une dizaine d'années des engagements dans des théâtres de province, d'Europe, d'Indochine et d'Afrique du Nord. Le pianiste Jean Hautstont, rencontré chez les théosophes et anarchistes proches d'Élisée Reclus, devient à cette époque son compagnon et la suit dans ses tournées. Ensemble, ils achèvent même l'écriture d'un drame lyrique en

un acte, *Lidia*, pour lequel Alexandra écrit le texte et Jean la musique.

Dès cette période, elle a quitté la Belgique de son enfance pour vivre à Paris. Elle a loué un petit appartement et, entre deux tournées, elle étudie en auditeur libre à la Sorbonne et au Collège de France, fréquente la bibliothèque du nouveau musée Guimet ; et, en 1894, elle part un an, seule, en Inde. Son travail de journaliste va alors commencer ; elle écrit de nombreux articles – tous engagés, souvent féministes – publiés en particulier dans *La Fronde*, premier quotidien féministe créé par Marguerite Durand, également dans *L'Étoile socialiste*, hebdomadaire où elle développe ses idées liant bouddhisme et socialisme.

L'année 1899 voit sa rupture avec Jean Hautstont, et Alexandra part seule pour un engagement en Grèce. En juillet 1900, une tournée la conduit à l'opéra de Tunis, où elle rencontre Philippe Neel, ingénieur aux chemins de fer de Tunisie. L'homme vit dans une belle demeure surnommée par Alexandra, de manière très ironique, «la Mousmé», il possède un voilier baptisé *L'Hirondelle*, profite d'un train de vie agréable et... de nombreuses maîtresses.

C'est à l'époque de cette rencontre qu'Alexandra cesse quasiment de chanter et décide de se consacrer à l'écriture. Si, durant ces premières années du siècle, elle donne peu de nouvelles à ses parents, ses carnets permettent de suivre au plus près ses activités. Elle y inscrit les titres des conférences qu'elle donne, de ses écrits journalistiques, et l'évolution de l'écriture de deux romans qui évoquent la difficile émancipation de femmes contemporaines passionnées par leur métier. Le premier, *Le Grand Art*, fait le portrait d'une actrice de la Belle Époque en lutte avec les vicissitudes et les compromissions de ce monde ; le second met en scène deux femmes «modernes», l'une

artiste et l'autre scientifique, qui se débattent financièrement pour vivre.

Jamais publiés de son vivant, ces deux romans ont longtemps été ignorés des admirateurs d'Alexandra David-Neel. Grâce aux carnets et aux lettres écrites à Philippe Neel, nous savons néanmoins qu'Alexandra a écrit *Le Grand Art* en 1901-1902. Par la suite, on retrouve souvent Alexandra à Paris afin de «placer» son roman. Mais ce manuscrit de 800 pages faisant le portrait d'une comédienne libre dans ses mœurs comme dans ses pensées, proposé de surcroît par une jeune femme encore méconnue, rebute les éditeurs.

Il n'importe, la vie d'Alexandra est toujours en mouvement. À l'été 1904, contre toute attente, elle, la rebelle, l'indépendante, se marie, alors qu'elle y était depuis longtemps et farouchement opposée. Elle rédige le brouillon de la brève lettre de demande en mariage que Philippe adresse à son père, Louis David. Curieuse lettre où la future mariée écrit : «J'ai l'honneur de vous demander en mariage Mademoiselle Alexandra David, votre fille. Pendant son séjour en Tunisie, j'ai été à même d'apprécier sa haute valeur intellectuelle. Nos caractères, nos goûts se conviennent...» Plus tard, en 1907, elle intitulera un article «Le mariage, profession pour femmes» et le fera paraître dans la revue anarchiste *La Société nouvelle*. Elle y dresse le constat de l'inévitable caractère commercial du mariage et écrit :

Plus fortes que les chaînes de la passion [...] sont les chaînes obscures et pesantes de la nécessité. Elle ne s'est pas mariée pour aimer ou être aimée, la jeune fiancée, elle s'est mariée pour vivre et, malgré les trahisons, les dégoûts, révoltée, le cœur saignant ou résignée, l'âme morte, elle reste mariée pour vivre.

Le jeudi 4 août 1904, Alexandra épouse donc cet «affreux Allouch» au consulat de France à Tunis, comme elle l'écrit le jour même sur son agenda. Mais, avec le temps, ce mariage mal engagé trouvera sa voie ; et à la mort de Philippe, en 1941, Alexandra confiera qu'elle vient de perdre le meilleur des maris et son meilleur ami.

En novembre 1904, elle est de nouveau à Paris à la recherche d'un éditeur pour *Le Grand Art*. Elle rencontre Eugène Fasquelle, l'éditeur de Mirbeau, elle sollicite Le Mercure de France, qui publie Rachilde. Mais il semble que l'année soit décidément mauvaise pour les éditeurs... Elle écrit à Philippe :

Sais-tu une chose, mon ami, c'est que nous parlons de retrancher des anecdotes du "Grand Art" mais elles le sont presque toutes. Songe que le manuscrit comptait 800 pages. J'en ai ôté 200, entièrement prises sur les anecdotes [...] Le livre est boiteux maintenant, il n'a plus sa forme "genre journal d'une femme de chambre" d'autrefois et il en garde quelque chose [...] Ces corrections multiples donnent mauvais aspect au manuscrit¹.

Elle imagine également le publier en feuilleton, pratique très en vogue à cette époque, comme d'ailleurs l'a fait Octave Mirbeau pour son *Journal d'une femme de chambre*, avant de le publier en un volume, en 1900. Elle s'épuise à multiplier les contacts mais, écrit-elle, «il faudrait des années car en 50 visites que l'on fait, 48 se passent en babillage tout à fait vain». Finalement, Alexandra abandonnera le grand projet de publication de ses romans. La suite est connue de tous : sa vie d'exploratrice et d'orientaliste, prenant le dessus, lui apportera un terrain d'études et une reconnaissance exceptionnelle. Les deux manuscrits seront ainsi relégués pendant des décennies dans les archives de la maison de Digne (ill. 16) qu'elle

a acquise dès 1928 et où elle finira ses jours en 1969, à cent un ans. Et ils y demeurent toujours.

Aujourd'hui, la publication de ce roman d'apprentissage permet d'offrir un témoignage passionnant sur la condition des actrices à la fin du XIX^e siècle, qu'Alexandra connaissait particulièrement bien pour l'avoir vécue. Dans ces pages, la jeune Alexandra David donne la parole aux femmes de toutes conditions, une manière de les faire entrer dans la longue lutte de toutes les femmes pour gagner la liberté et l'égalité avec les hommes. Préfigurant à sa manière le mouvement actuel de #MeToo, le roman d'Alexandra frappe par sa modernité et s'inscrit dans l'histoire du combat des femmes pour s'approprier leur corps et leur vie.

1. Lettre d'Alexandra David-Neel à Philippe Neel, 9 novembre 1904.

AVERTISSEMENT SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

La présente édition reproduit, pour la première fois, l'intégralité du premier roman d'Alexandra David-Neel. Jusqu'à ce jour, seuls de brefs passages de cette œuvre, extraits directement du manuscrit, avaient été cités ou évoqués en exclusivité dans les biographies de Jacques Brosse¹, de Jean Chalon² et de Joëlle Désiré-Marchand³. On trouve en outre dans le «portrait» de Ruth Middleton la présentation la plus complète du roman à ce jour⁴.

La copie unique du manuscrit du roman (ill. 1) est conservée dans les archives de la maison Alexandra-David-Neel à Digne-les-Bains. Il est signé «Alexandra Myrial», nom de scène et de plume de l'auteur dans la décennie 1895-1905 (de rares publications sont encore signées du nom de Myrial, ou de David-Myrial, en 1907). Dans son agenda de 1902, l'auteur signale «comme copiste» le nom d'E. Girault, sis 9, rue Hérold, dans le premier arrondissement de Paris. Si le manuscrit a été vraisemblablement transcrit par la main de ce copiste, de nombreux remaniements de l'auteur ont été apportés à la copie : passages barrés, corrections du texte par grattage, annotations infra-marginales au crayon et à l'encre, pages enlevées par brassées. Le manuscrit

comporte 802 feuillets : la pagination court jusqu'à 803, mais les pages 776 et 777 figurent sur un même feuillet, une erreur de numérotation de la part du copiste sans doute. Sur l'ensemble, une seule page est entièrement écrite de la main de l'auteur, tandis que 164 feuillets ont été retirés et vraisemblablement détruits, laissant derrière eux des sauts importants dans la pagination des feuillets restants et de nombreuses marques de coupes et de raccords inscrites sur les pages environnantes. Aucun manuscrit autographe ni dossier préparatoire ne nous sont connus.

Pour autant que la cohérence du récit n'ait pas été affectée, le texte est présenté ici conformément aux dernières intentions de l'auteur, telles du moins qu'elles ont été consignées dans le manuscrit. Les passages barrés et les indications de correction du fait de l'auteur ont été systématiquement reportés dans l'appareil de notes à la fin du texte. Si, à quelques exceptions près (comme pour les mots «grand'route», «entr'ouvert», «gâité», «esbrouffre», «brouhaba», «épeurements», «empuanté», «emmourachée», «exclamai-je»), nous avons modernisé l'orthographe des mots usuels et des noms propres, la langue et les expressions de l'auteur ont bien entendu été conservées telles quelles, même quand le français semble aujourd'hui vieilli. Au besoin, une note explicative a été insérée.

Similairement, nous avons respecté la ponctuation très particulière du texte (virgules, points d'exclamation et de suspension, utilisés délibérément à profusion, points successifs en nombre variable), hormis quand les signes de ponctuation entravaient la fluidité de la lecture, s'avéraient fautifs ou contrevenaient trop fortement au bon sens. Ces corrections n'affectent pas les passages rejetés en note, qu'on appréciera ainsi dans leur aspect matériel original.

Les marques typographiques des dialogues et des paroles rapportées ont été normalisées. Toutefois, de même que la ponctuation originale révèle des effets rythmiques signifiants, certains usages typographiques relatifs aux paroles d'autrui ou au discours intérieur de la narratrice induisent des nuances importantes dans ce roman aux résonances musicales : pour cette raison, ces variations ont été maintenues lorsqu'elles se justifient. De la même manière, nous avons respecté l'absence de découpage du roman en chapitres, le texte se présentant sous forme de parties de longueur irrégulière séparées par une à sept lignes blanches. Le style diariste et la pulsation particulière de la narration qui en résultent ont ainsi été préservés.

Enfin, dans le but de privilégier l'immersion du lecteur dans l'univers romanesque, les notes explicatives ont été réduites à un nombre congru. Elles s'abstiennent de tout rapprochement autobiographique et visent principalement, quand le texte l'appelle, à éclairer la vaste culture lyrique d'époque sur laquelle celui-ci repose. En fin d'ouvrage, une postface et un cahier de photographies complètent cette approche en tentant d'éclairer la singularité de ce roman à l'aune de la vie d'Alexandra David-Neel et de son époque.

-
1. Jacques Brosse, *Alexandra David-Neel*, Paris, Albin Michel, 2013 (édition Kindle) [1978], ch. 2 « Le temps des errances », p. 31-33.
 2. Jean Chalon, *Le Lumineux Destin d'Alexandra David-Neel*, Paris, Perrin, 1985, ch. 11 « L'envers du *Grand Art* », p. 85-90, et passim.
 3. Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Neel, vie et voyages. Itinéraires géographiques et spirituels*, Paris, Arthaud, 2009 [1996], ch. 5 « Une singulière cantatrice », p. 68-69, et passim.
 4. Ruth Middleton, *Alexandra David-Neel: Portrait of an Adventurer*, Boston-Londres, Shambhala, 1989, ch. 3 « Beside the Other Life », p. 26-31.

LE GRAND ART

Il tombe, depuis trois jours, une pluie fine, glacée, désespérante en sa tranquille monotonie. J'ai essayé de sortir : au bout d'une demi-heure j'étais transi ; j'ai dû rentrer et me réfugier près du grand poêle qui réchauffe mal la chambre trop vaste.

Par les fenêtres je vois les allées boueuses du jardin où les gros sabots du domestique ont laissé de larges empreintes, dans la forte terre noirâtre. Des feuilles jaunies pourrissent au pied des arbustes ; par-delà la pelouse un ruisseau roule, avec lenteur, un peu d'eau d'un jaune sale ; plus loin des prairies détrempées s'étendent à perte de vue et, sur tout cela, un ciel bas, un ciel uniformément gris ajoute à la tristesse morne du paysage...

Mon cœur se serre d'une indicible angoisse : à bout d'énergie, lasse de trop de luttes, je me sens emmurée, vivante, en ce tombeau, trop faible, désormais, pour qu'une pensée de révolte puisse encore me faire lever de l'ombre en laquelle ma pauvre vie s'efface...

Je me souviens qu'à douze ans, en un jour de chagrin enfantin, j'avais, sur un carnet d'écolière, commencé à écrire un journal. Le petit cahier rempli, un plus gros suivit, puis d'autres et d'autres encore : toute ma première jeunesse est dans ces pages... Plus tard, le travail, les soucis vinrent interrompre ces notes presque quotidiennes et, maintenant, par le même besoin qui me poussa à confier, au papier, ma tristesse de fillette, toute seule, meurtrie par la vie, je reviens vers ce confident muet essayant d'oublier, par lui, les heures interminables dans cette maison sans joie, sous ce ciel sans soleil...

Comment je suis ici?... Oh! l'histoire est bien simple : messieurs les faiseurs de romans n'y trouveraient pas matière à alimenter les rêves des belles mondaines leurs lectrices...

J'étais engagée au théâtre de Besançon. À la fin du premier mois, le directeur, usant du droit que ses pareils se réservent toujours dans les contrats léonins qu'ils nous font signer, nous avertit qu'il ne nous paierait nos appointements que dix jours après l'échéance. Ce délai passé, il nous demanda de patienter d'abord cinq jours, puis ensuite quatre... Les représentations suivaient leur cours... Nos frais, appartement, nourriture, chauffage marchaient également... La veille du jour où il devait enfin régler nos comptes, il disparut, laissant la caisse vide¹...

Les bonnes gens, à qui mes camarades et moi devons de petites sommes, dès qu'ils connurent notre malheur, se mirent à nos troussees pour se faire payer. Les fournisseurs, encore obséquieux la veille, rengainèrent leurs sourires et devinrent malhonnêtes. Ma propriétaire, que j'avais pourtant soldée d'avance, monta chez moi pour m'avertir qu'elle garderait mes malles si je ne lui versais pas un nouveau mois en entier, prétextant que je n'avais pas donné congé dans les délais d'usage. Une fois de plus je connus l'angoisse de me trouver sur le pavé au moment où j'escomptais les bénéfices de la saison. Toujours, en semblable circonstance, il m'était resté quelques centaines de francs d'économies ; mais cette catastrophe, survenant après deux mois de séjour, de dépenses de toutes espèces, me laissait dans un dénuement absolu : je ne possédais même pas la somme nécessaire pour payer le transport de mes bagages et mon voyage jusqu'à Paris...

J'étais chez moi, anéantie, la tête perdue, n'osant plus me présenter au restaurant où je prenais ma pension et n'ayant pas mangé depuis deux jours, lorsqu'on frappa à ma porte : j'ouvris et je me trouvai en face d'un homme que je ne connaissais pas.

— J'irai droit au but, me dit-il, après m'avoir saluée. Je suis Monsieur Grocher qui vous a plusieurs fois envoyé des fleurs. Je pense que la fuite de votre directeur a dû vous atteindre comme vos camarades qui se lamentent de par la ville²... Vos yeux rougis me disent que je ne me trompe pas...

Il hésita un moment, toussota, et reprit :

— Vous m'avez plu beaucoup... beaucoup..... je ne suis pas un méchant homme... voulez-vous venir chez moi ? Je demeure dans les environs, j'ai quelque fortune, vous ne manquerez de rien... Voulez-vous ?...

J'étais stupéfaite... J'avais reçu, sans y faire grande attention, les fleurs dont il parlait. Son nom, même, m'était sorti de la mémoire :

— Mais je ne vous connais pas, Monsieur !... m'exclamai-je.

Il eut un gros rire bon enfant :

— Nous ferons connaissance... C'est oui, n'est-ce pas ?...

Et, sur ce, sans attendre ma réponse :

— Je vais donner des ordres pour qu'on enlève vos malles. Ne vous occupez de rien, je reviendrai vous chercher dans deux heures...

Je restais muette. Il me semblait que je rêvais...

— Allons, petite, essayez vos yeux et reprenez courage !...

Il s'avança vers moi, me tapota un instant la joue en me regardant d'un air indécis, puis, s'enhardissant, il m'effleura d'un baiser :

— À tout à l'heure...

Et il sortit sans que j'aie pu trouver une parole...

Revenue de ma stupeur, ma première pensée fut de m'indigner du sans-gêne de cet individu qui me traitait comme une fille rencontrée, rôdant, sur un trottoir... Je voulais fermer ma porte ou bien, quand il reviendrait, lui dire en deux mots tout le dégoût qu'il m'inspirait... Mais après ?... Après ce serait encore l'horrible incertitude... Que devenir ? Que faire ? Aucune solution ne me venait à l'esprit... J'étais seule, sans aucun secours à attendre... Alors je pensai à la ressource suprême : la mort !... Jeune, en pleine

santé, j'hésitais... Il ne me semblait pas possible que ma vie, cette vie pour laquelle j'avais fait tant de rêves, pût se finir ainsi... Non, c'était encore un instant pénible, une heure sombre à passer ; après reviendraient le soleil, le bonheur.... Mes pensées évoquaient ainsi ce qui avait été doux dans le passé, ce qui pourrait encore être bon dans l'avenir. Le temps passait... Quand Monsieur Grocher frappa à ma porte, je n'avais pris aucune décision ; je l'avais presque oublié.

Il entra, très vite, en homme pressé, qui a hâte d'en finir... À ce moment, la servante de la propriétaire me monta une lettre. C'était la réponse d'une agence théâtrale à qui j'avais écrit suppliant de me trouver une place quelconque : mon cœur cessa de battre... Peut-être m'offrait-on un emploi... Un engagement : la délivrance ! Je l'ouvris... Hélas ! deux lignes, la formule ordinaire :

«Chère Mademoiselle,
«Nous n'avons rien à vous proposer
«pour le moment ; nous penserons à vous à la
«première occasion.
«Vos bien dévoués
«Barès & C^{ie}»

Je ne pus retenir mes larmes ; le dernier espoir s'envolait...

Monsieur Grocher me prit la main :

— Voyons, voyons, ma petite ! venez vite oublier tous ces méchants soucis qui vous font mal.

Et, me glissant un billet de cent francs dans la main :

— Allez payer votre propriétaire, je ne veux pas que vous ayez à discuter avec elle.

Sans un mot, j'obéis. Je descendis l'escalier comme un automate. La vieille propriétaire était aux aguets au rez-de-chaussée :

— Tenez, Madame, lui dis-je, faites-moi une quittance. Je vais vous payer le mois pendant lequel je n'habiterai pas votre appartement...

— C'est l'usage : vous n'aviez pas donné congé. Ça ne vous gênera pas beaucoup... les femmes de théâtre savent bien où trouver de l'argent... Elles le gagnent facilement...

Un sourire méprisant et ironique plissait sa face jaune de vieille boutiquière ; je l'aurais volontiers battue :

— Et les femmes comme vous savent bien prendre et trouver bon l'argent que leur apportent les femmes comme moi, n'est-ce pas ? lui répondis-je.

— Il faudrait sans doute vous loger pour rien ?...

— Finissons-en ! Ma quittance ; voici l'argent.

Je pliai la note, pris les vingt francs qu'elle me rendit – le loyer était de quatre-vingts francs – et je remontai, serrant la pièce d'or dans ma main, me demandant s'il fallait la garder ou la donner à Monsieur Grocher.

Dans l'appartement, deux portefaix enlevaient déjà mes bagages. Monsieur Grocher avait jeté, pêle-mêle, dans ma valise, restée ouverte, les menus objets qui traînaient sur la toilette. Je lui tendis timidement les vingt francs :

— À quoi pensez-vous ? me dit-il en repoussant ma main.

Et, changeant tout de suite d'idée :

— Mettez votre chapeau et prenez un vêtement chaud car nous allons à la campagne.

En pensant à ces choses il me semble que j'évoque le souvenir d'un rêve ou que je me rappelle le récit des aventures d'une étrangère... Est-ce bien moi qui ai vécu ces heures ? Est-ce moi qui, transie, l'âme vide, suis arrivée, ici, à la nuit tombée, dévisagée narquoisement par les servantes ? Moi qui, deux heures après, étais aux bras de cet homme, inconnu la veille, subissant passivement ses caresses, tellement brisée que, de ma chair, lasse jusqu'à l'anéantissement, ne monta même pas une protestation, un cri de révolte...

Et les jours ont passé!... Des jours monotones et mornes... Seule, toute la journée, dans cette grande maison, parmi la tristesse mourante de ce pays désolé, j'ai, comme unique distraction, le dîner où, bedonnant, l'œil allumé dans sa face épanouie, Grocher me force à manger trop, à boire de vieux vins; riant fort, heureux de lui-même, me grondant quand je ne lui fais pas écho, quand les soucis qui me rongent percent, malgré moi, le masque souriant que j'ai dû m'imposer!...

Combien de temps cela va-t-il durer?... Combien de temps aurai-je à subir les récits de foire aux bestiaux – Grocher est marchand de bestiaux –, les narrations de ses hauts faits commerciaux, des ruses employées pour duper l'acheteur ou pour déjouer les malices des paysans finauds?... puis les projets pour l'été :

– Tu vois, petite, on sèmera des concombres près des pêcheurs... tu en feras la récolte avec Marianne!... Tu mettras aussi des fleurs dans la pelouse... J'y ferai dessiner des corbeilles... on pourrait mettre une demi-lune de myosotis, là, devant les fenêtres et, peut-être, une autre de silènes, les deux se contrariant : comme ça?...

Alors, de son ongle, il trace des lignes sur la nappe, s'arrêtant pour m'interpeller avec ses éternels «qu'en penses-tu, petite», «vois-tu, petite». Il m'horripile, son «petite»!... Mes nerfs se crispent, j'ai une envie folle de lui cracher à la face l'horreur que m'inspirent ses demi-lunes, ses moutons, ses veaux et lui-même... mais je n'ose pas et je souris, j'approuve :

– Oui; les myosotis, ici... ils feront bien...

Ou encore :

– Les veaux étaient-ils nombreux au marché?... Que dit-on de la peste bovine dont on parlait l'autre jour?...

Une à une les heures vont ainsi; ma vie, ma jeunesse passent et je voudrais vivre... vivre... vivre³!!!...

Je suis lasse de rester enfermée ! Le ronflement perpétuel du gros poêle de faïence, le tic-tac monotone de la vieille pendule m'énervent et la chaleur lourde qui règne dans la salle à manger, dont les servantes n'ouvrent jamais les fenêtres, de crainte d'abîmer les rideaux, m'opresse douloureusement.

Pas moyen de songer à se tenir dans une autre pièce... Le salon, avec son meuble de tapisseries fanées, dont Grocher a hérité de ses parents, n'est jamais chauffé : dès que la porte s'ouvre, il s'en échappe une bouffée d'air glacé, imprégné d'une odeur fade de moisi. La chambre à coucher – « la chambre du maître » comme on dit ici – est tendue d'un papier au fond gris perle au dessin démodé, marbré par l'humidité... L'ameublement est en acajou noirci par le temps... Les trois fenêtres et le lit sont garnis de rideaux de reps d'un bleu cru atroce, dont la hideur s'augmente, encore, par l'effet déplorable d'un galon jaune, à fleurettes rougeâtres, servant de bordure...

Oh ! cette chambre !... j'ai peur d'y entrer... Le soir, je m'attarde tant que je puis au rez-de-chaussée, poursuivie par les « eh ! bien, quoi donc ?... tu ne viens pas, petite ?... que fais-tu encore ?... » dont m'obsède Grocher. Il faut bien me résoudre à y monter, dans l'horrible chambre⁴ !...

J'eus, les premiers jours, la naïveté d'appeler la jeune bonne pour lui demander de me porter un autre broc : sans daigner se déranger, elle me cria, du vestibule, que le broc avait été rempli... Je descendis moi-même à la pompe. Marianne, la cuisinière, me regarda effrontément :

– Il vous en faut, de l'eau, à vous ! Qu'est-ce que vous pouvez bien avoir à nettoyer tant que ça ?...

Pendant une semaine, je continuai à aller chercher ma ration supplémentaire. La vieille dut en parler car Grocher me dit un soir :

– Qu'est-ce que c'est que cette manie que tu as, ma petite, de vouloir tant d'eau pour ta toilette ? Tâche donc de cesser cet

enfantillage, cela fait mauvais effet!... les bonnes finiront par croire que tu as quelque saleté sur le corps⁵...

Ce que sont mes nuits, auprès de cet homme, rien ne saurait en dépeindre la souffrance... L'habitude, qui aurait dû atténuer l'horreur qu'il m'inspire, n'a fait que l'accroître... Le frisson de dégoût que me cause, chaque soir, le contact de sa poitrine velue, de ses mains larges et épaisses va en s'accroissant... Parfois je dois me mordre les lèvres pour ne pas crier!...

Le matin à cinq heures au plus tard, il s'éveille : dès qu'il a les yeux ouverts il sifflote, tousse et crache bruyamment, me secoue, me donne des tapes en manière de plaisanterie villageoise.

Moi qui aime dormir tard, m'éveiller doucement, sans bruit autour de moi, flâner un peu au lit, ces réveils en sursaut, avant le jour, me laissent encore toute tremblante deux heures après qu'il est parti!

À la lueur de la bougie il se passe une serviette sur la figure, se lave les mains jusqu'aux poignets et se donne un coup de brosse sur les cheveux. Là se borne sa toilette ; jamais il n'en fait davantage. L'été, cependant, il se baigne, quelquefois, dans la rivière : du moins, il me l'a dit!...

Ce matin, n'y tenant plus, je suis allée, malgré la pluie, le long de la route boueuse bordée de grands arbres dont les branches dépouillées craquent, sinistrement, sous les rafales...

Où est le temps où je mêlais ma voix à la sauvage chanson du vent déchaîné, où je courais les bois, ivre de liberté, ivre d'espoir⁶!

Tout enfant j'avais lu Jules Verne avec passion. Mon imagination était peuplée d'aventures en mer, d'ascensions dans les Andes. Je rêvais des pampas et de l'Afrique, de courses folles sur des mustangs qui se cabraient parmi les herbes géantes...

Je voyais des hommes rouges, des hommes jaunes, des nègres, des caravanes en longues files se découpant sur le ciel bleu sombre du désert!...

J'aurais voulu être marin, explorateur ; que sais-je ?... Si j'avais été un garçon, je me serais certainement évadée en quête de quelque navire en partance, sur lequel je me serais cachée au moment du départ... Mon sexe m'empêchait de tenter cette folie... L'idée de me travestir m'effleura un moment, mais j'étais de trop petite taille et, déjà, trop grassouillette de formes, pour jouer les garçonnets.

À cette passion d'aventures se liait un amour extrême de la musique : non pas qu'elle m'intéressât par elle-même : je n'entendais rien à la technique de la science musicale, je jouais du piano sans virtuosité aucune. Mon impression, d'essence purement sensitive, provenait de l'enchaînement des accords dont l'harmonie me ravissait.

En été j'accompagnais, parfois, ma mère au Ranelagh où, certains soirs, se donnait un concert symphonique. C'étaient mes jours de fête, qui me faisaient vivre une vie toute spéciale, à côté de ma vie, éveillant, en mon âme, mille sentiments divers : joie ou peine, désirs, regrets confus... je ne savais....

Là, dans la nuit tiède, s'épandaient, tour à tour, des phrases pompeuses ou mélancoliques... Les trompettes, dominant de leur voix claire le crescendo des instruments à cordes, me paraissaient sonner de triomphales apothéoses tandis que les allées sombres, s'enfonçant dans les ténèbres, entre les silhouettes majestueuses et indécises des grands arbres, s'illuminaient pour moi, du rutillement des ors et de l'éclat des pourpres de quelque pompe antique...

Puis c'étaient de troublantes mélodies s'envolant en murmures dans le calme du soir... Des accords passaient tels que des caresses ; mille sentiments confus envahissaient mon âme de petite isolée... Des voix chuchotaient sous les taillis d'énigmatiques et tentantes paroles... des baisers erraient par l'espace et, très chaste, très

ignorante encore, je m'abandonnais toute à l'inconsciente volupté qui emplissait mon cœur d'un émoi délicieux!...

À travers la ramure épaisse, de-ci, de-là, un coin de ciel sombre apparaissait encadré par la dentelle des feuilles... Des étoiles scintillaient, petites, infiniment lointaines et attirantes, évocatrices de rêves imprécis, au charme ensorcelant, et je les regardais, extatique, frissonnante..... songeant à quoi⁷?.....

Le concert terminé, je m'en revenais, à côté de ma mère, silencieuse, toute tremblante. Devant moi, les buissons prenaient des formes étranges : tour à tour ils étaient le palais de mes rêves, les tentes ou les isbas et, toujours, dans le ciel sombre, scintillaient très hautes, irritantes et douces, les petites étoiles qui semblaient me dire : Viens⁸!...

Brusquement, un soir, à la suite d'une représentation de *Faust* où j'avais vu Rose Caron, l'idée me vint de devenir actrice!...

Le théâtre!... Je voyais là le moyen de réaliser mes rêves, de vivre en des heures de fièvre les poèmes dont je me berçais et que, déjà, je savais n'être pas du domaine de la vie réelle. L'art, pensais-je, me ferait une vie à côté de la vie ; une existence aussi belle, aussi grande que l'autre est mesquine et basse... Dans la magie des accords, en phrases ardentes ou voluptueuses, passeraient, en moi, les sentiments des héroïnes et mes nerfs, délicieusement, frémissaient de leurs angoisses ou de leurs joies... L'Art divin me ferait oublier les hideurs coudoyées à chaque pas... Il serait le Thabor rayonnant⁹ où se rassasierait ma soif de beau, d'héroïque, de grandiose, que rien ne pouvait apaiser... Par lui, j'irais, messagère d'idéal, portant, de par le monde, l'oubli passager des vulgarités quotidiennes, l'heure de rêve où les cœurs battent, où les âmes s'ouvrent en l'illusoire domaine où se contentent les aspirations secrètes, les élans refrénés : tout ce qu'il y a de beauté, de grandeur en l'esprit humain!...

Ce ne fut pas sans peine que j'obtins, de mes parents, la permission de me présenter au conservatoire ! En bons boutiquiers qu'ils

étaient, ils avaient horreur des gens de théâtre et de tous les artistes en général. L'actrice représentait, pour eux, le modèle type de toutes les perversions, la femme abominable, celle que les mères redoutent pour leurs fils à l'égal d'un démon maléfisant!...

Cependant, comme j'étais loin d'être la travailleuse qu'ils auraient désiré enchaîner à leur comptoir, trimant, sans relâche, à leur profit, une irritation sourde d'abord, puis plus ouverte, se manifestait à mon égard. Ne me voyant pas réaliser l'idéal qu'ils s'étaient fait d'un enfant, ils se désintéressaient de moi comme d'un objet inutile ne remplissant pas le but qu'ils lui avaient assigné... : je leur devenais une étrangère, une charge supportée avec impatience... En me laissant entrer au conservatoire, dans ce milieu que leur pudibonderie réprouvait, ils m'abandonnaient, me reniaient, en eux-mêmes, espérant que, bientôt, je les débarrasserais complètement de ma personne¹⁰...

Ces années de conservatoire ont été, pour moi, des années de rêve¹¹!... L'Art magique! L'Art divin!... Je ne voyais que lui... Passant, indifférente, au milieu des intrigues de mes camarades s'adonnant, déjà, presque toutes, à la galanterie, je dévorais les partitions m'y passionnant comme à des romans vivants dont j'entendais parler les héros en phrases harmonieuses... Trois ans s'écoulèrent ainsi : j'obtins mon premier prix avec un succès assez marqué pour que ma mère, toujours prompte à s'incliner devant la réussite, d'où qu'elle provienne et quelle qu'elle soit, crût devoir m'aborder, au sortir de la salle de concours, avec cette déclaration bizarre, pêchée je ne sais où :

— Aujourd'hui, je te salue, grande artiste!...

Elle m'emmena, ensuite, dîner à trois francs cinquante dans un restaurant¹² des boulevards, pour clôturer dignement cette mémorable journée qui donnait une prêtresse de plus au Grand Art.....

Hier soir, Grocher était à peine rentré lorsque Marianne vint le prévenir que le baron de Ribart demandait à lui parler¹³.

Le baron de Ribart est la bête noire de Grocher, son cauchemar¹⁴... Le principal motif de l'inimitié existant entre les deux hommes, celui sur lequel Grocher revient sans cesse, avec une amertume que le temps paraît plutôt exaspérer qu'atténuer, c'est que le baron et lui briguerent, en même temps, le titre de maire et que la victoire resta à de Ribart.

Il y a autre chose encore : Grocher possède une parcelle de terre enclavée dans le bois du baron. Ce bout de terrain lui vient d'héritage¹⁵. Or, depuis l'échec de sa candidature, Grocher a promu un paysan au titre de garde-chasse et l'a installé dans une maisonnette avec promesse d'une forte prime chaque fois qu'il pincera un chasseur sur son terrain. Il a aussi fait clouer, aux limites de l'enclave, des écriteaux portant la mention : « Chasse réservée » et c'est, pour le baron, un creve-cœur ; une humiliation, dont il ne se console pas, de devoir obliger ses invités à rebrousser chemin devant les taillis tentateurs de son rival vaincu et rancunier !... À deux reprises, même, des chasseurs insuffisamment avertis ont été pris en flagrant délit dans les malencontreuses broussailles. Le garde a verbalisé et, malgré les propositions d'indemnité du baron, navré de l'ennui causé à ses hôtes, riant de ses prières et de ses menaces, Grocher a poursuivi et obtenu condamnation !...

Il m'a souvent conté tout cela, pris d'un accès de grosse gâté bête, en dépeignant l'ennui du baron, ou se répandant en invectives, contre lui, au souvenir de son propre échec... La présence de Monsieur de Ribart, sous le toit de son ennemi, m'étonna donc grandement...

Grocher fit répéter deux fois, à Marianne, le nom du visiteur, et lâcha un juron suivi d'un « que diable peut me vouloir cette vieille rosse ? » qui ne présageait pas une réception très cordiale ; puis il sortit et, tout de suite, dans le vestibule, se trouva en face